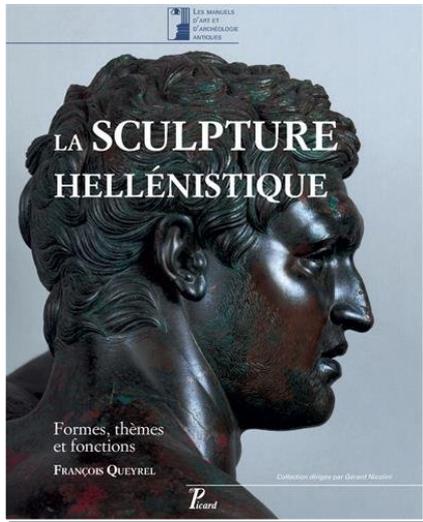


Sélection d'ouvrages présentés en hommage
lors des séances 2016 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre de François Queyrel, *La sculpture hellénistique – Formes, thèmes et fonctions*, 430 pages, 414 figures en noir et blanc, une soixantaine de planches en couleurs, comportant une chronologie, un glossaire, une bibliographie de 12 pages, et 4 *indices* (sources, personnes et œuvres, noms géographiques, lieux de conservation). Un catalogue des œuvres illustrées offre des notices renseignant sur l'état de chaque sculpture, avec une bibliographie particulière.

L'ouvrage de Fr. Queyrel, paru cette année, prend sa place dans la collection des éditions Picard intitulée *Les manuels d'art et d'archéologie antiques*, et fait suite aux deux premiers volumes *La sculpture grecque archaïque*, puis *La sculpture grecque classique*, rédigés par

Cl. Rolley. De ce dernier, nous attendions le troisième volume, correspondant au dernier volet usuel du triptyque chronologique de l'art grec. Sa cruelle disparition nous en a privés. C'est donc à Fr. Queyrel que le flambeau a été transmis, et que le soin a été confié de compléter le manuel de Cl. Rolley. Je dirai d'emblée que son livre me semble être beaucoup plus qu'un simple manuel, et j'ajouterai qu'il n'apparaît pas vraiment comme la suite des volumes de Rolley. Certes la matière n'est pas la même. Mais l'approche du sujet qu'emprunte Fr. Queyrel diffère sensiblement de celle de son prédécesseur. Il le déclare lui-même avec une louable franchise, en insistant sur la nécessité d'aborder la sculpture hellénistique avec des catégories de pensée particulières. Car ce n'est plus montrer comment la sculpture d'une période naît, se développe, et va jusqu'à son terme. C'est autre chose, c'est (et je le cite ici) "étudier des sculptures qui apparaissent à des moments donnés dans un monde multipolaire". Avant même d'aborder son sujet, Queyrel, en quelque sorte, le déconstruit : il n'y a pas *une* sculpture hellénistique, écrit-il, mais *des sculptures hellénistiques*, comme il n'y a pas une période hellénistique, mais au moins deux, la haute et la basse, si l'on veut bien se limiter à ce fractionnement minimum. Enfin l'histoire de la sculpture au cours des trois siècles qui vont de la mort d'Alexandre à la bataille d'Actium, repères commodes mais sûrement aléatoires, ne peut, aujourd'hui, se concevoir sans prendre compte de *l'histoire de l'histoire de l'art*, c'est-à-dire la réception des œuvres depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours. Aussi Fr. Queyrel a-t-il décidé, avec l'accord bienvenu et clairvoyant des éditeurs, de consacrer non pas un volume, mais deux tomes à la présentation de cette discipline artistique, dont le foisonnement exubérant mêle aux valeurs de la vieille Grèce celles des pays qui lui ont été rattachés par la conquête d'Alexandre. Le premier tome, celui que je dépose aujourd'hui sur le bureau de l'Académie, porte le sous-titre *Formes, thèmes et fonctions* : il fait la part belle, dans sa première partie, aux diverses réceptions de ces œuvres plastiques, pour se consacrer dans la seconde à la distinction des genres auxquels elles appartiennent. Le tome suivant nous conduira vers ce que Queyrel appelle les "lieux de consommation" de ces sculptures : l'"invention" de l'art grec par les Romains, pour reprendre sa formule, y tiendra une place importante. Mais revenons au livre dont nous pouvons déjà profiter, un livre qui nous convie à une sorte de survol "des sculptures

hellénistiques”, comme il nous entraîne dans un voyage au travers des temps où elles sont nées, et de ceux où on les a accueillies. C’est l’auteur qui choisit cet itinéraire, avec des escales qui veulent nous en faire comprendre la complexité : dans sa relation, il emploie volontiers le “je” et avertit loyalement le lecteur des partis qu’il prend. Le *Laocoon* du Vatican en est la première étape, un *Laocoon* dont Queyrel n’ignore rien, et dont l’histoire, de la découverte de 1506 à la restauration des années 1950, regorge d’enseignements quant au regard porté sur les antiques. On sait que la révélation bouleversante des frises de l’autel de Pergame a changé les perspectives de ce regard : Queyrel, qui connaît cet autel mieux que personne, insiste alors avec juste raison sur une notion qui n’est pas toujours prise en compte, et dont l’absence affaiblit certaines analyses : la mise en contexte, le remplacement de l’œuvre dans son cadre, et la participation de celui qui la regarde, et qui, par son regard, la complète. L’exercice de cette mise en contexte à partir de ruines et de fragments incertains n’est pas facile, certes. Les pages que Fr. Queyrel consacre à la Vénus de Milo en sont un témoignage. On y trouve un dossier complet. Mais la reconstitution retenue à partir des pièces qu’il contient ne convainc pas sur tous ses aspects l’auteur de cet hommage. Queyrel est beaucoup plus persuasif dans son jugement sur le sarcophage dit “d’Alexandre”, dont les scènes – je le cite – “mettent en forme une histoire vécue sans souci d’historicisme”. Deux chapitres sont consacrés l’un à la réception moderne, où l’on retrouve sans surprise Caylus et Winckelmann, l’autre à la réception antique de ces œuvres plastiques : pour cette dernière, il rappelle à bon escient ce qu’a appris depuis les années 1990 le fameux papyrus de Posidippe, et ce qu’on y trouve pour corriger une vision trop inféodée à la tradition léguée par Pline l’Ancien. Les sculptures de l’âge hellénistique sont certes moins concernées que celles de l’époque classique par le problème des originaux perdus : mais la question resurgit souvent, une question dont Queyrel cerne les contours en évoquant le groupe du *Taureau Farnèse*, en des lignes parfaitement informées des avatars de cette composition dramatique. Dans cette navigation dans le ciel des généralités, qui montre bien que l’utilisation des sculptures s’opère selon ce qu’on appelle aujourd’hui la “glocalisation”, il ne signale le trop fameux système de G. Kraemer – formes d’abord fermées, puis ouvertes, enfin refermées – que pour en dénoncer l’application mécanique. Il n’omet pas non plus, bien sûr, de traiter des questions concernant l’usage des couleurs, des questions posées depuis longtemps, mais que les découvertes récentes et les moyens offerts par le progrès des techniques de laboratoire ont replacées dans le champ des recherches actuelles : sensible à l’importance de ces effets dans la “*poikilia*” hellénistique, il prend néanmoins ses distances quant aux reconstitutions sur moulages, qui, dit-il, étonneraient les Anciens, et reste mesuré sur l’emploi de la dorure. Cette “*poikilia*” ne révoque pas tout du passé, qui revient sans cesse, sous des formes archaïsantes ou surtout classicisantes. La fortune des Aphrodite de Praxitèle le clame, en des reprises qu’il est bien difficile d’ordonner chronologiquement, à partir de copies dont la fidélité n’est pas vraiment contrôlable : là aussi, la prudence qu’observe Queyrel est de mise. Il retrouve un terrain plus ferme en traitant des nombreuses catégories que l’on peut distinguer au sein de la plastique hellénistique : statues de culte, de dieux ou de rois, statues-portraits et leurs avatars, nues ou demi-nues, statues drapées à ordonner selon la grammaire des plis. Il consacre de bonnes pages à un genre beaucoup pratiqué dans un monde où les conflits ne cessent

jamais, celui des monuments de victoire. C'est une longue gamme qui va du pilier en bois à peine équarri, mais coiffé d'un casque, jusqu'au déferlement de ces foules gigantesques, dans tous les sens du terme, qui affrontent les Olympiens sur la grande frise de Pergame, décor sublime dont on est stupéfait de constater que les sources antiques ne disent rien. Sans s'y arrêter trop, Queyrel préfère mettre le cap sur Samothrace et faire de son lecteur un pèlerin du sanctuaire des Grands Dieux qui découvre la silhouette majestueuse de la Victoire du Louvre, au-dessus du théâtre, célébrant superbement le mariage de la sculpture avec le paysage. Mais, comme la célèbre Vénus des galeries du musée parisien, elle nous rappelle les lacunes de notre information, malgré les avancées toutes récentes, que résume fort bien Queyrel ; toutefois là aussi la proposition qu'il avance avec précaution, faisant du monument la statue d'une victoire, je le cite, "généralisante", et de Persée son possible commanditaire, n'entraîne guère la conviction. Il retourne ensuite vers les thèmes galatiques, avec les grands *Gaulois Ludovisi*, puis choisit d'évoquer le petit ex-voto de l'Acropole d'Athènes, où les Galates, nouveaux barbares, tiennent leur place parmi les ennemis de l'ordre et de la civilisation. Ici aussi, la formule du "manuel" est emportée dans le flot d'une érudition bouillonnante, qui offre au lecteur, dans le sillage d'A. Stewart, une grande étude sur ces groupes passionnants. Quant à la sculpture architecturale, que Queyrel n'omet pas d'envisager, les points d'un ancrage ferme y sont finalement rares. On y retrouve Samothrace et son "Hiéron", et en Asie Mineure un certain nombre de frises continues assez monotones, hors Pergame. Mais s'y ajoutent les médaillons avec bustes, les caissons de plafond historiés, les Caryatides et Atlantes. Le *Mausolée d'Halicarnasse* et les tombes luxueuses à tumulus ont ouvert une voie princière aux "héros" et aux monuments funéraires de prestige. Cette revue achevée, l'auteur aborde la question des sujets que la sculpture emprunte à la littérature épique, question qui le conduit à explorer le problème majeur de la part respective des Grecs et des Romains dans cette thématique : le *groupe Pasquino* lui inspire des commentaires éclairants, dont les lueurs peuvent contribuer à éclaircir les problèmes posés par les sculptures repêchées dans l'épave d'Anticythère, et surtout le décor d'une incroyable opulence que contenait la grotte de Tibère à Sperlonga. Queyrel propose alors de voir dans le *Gladiateur Borghèse* la reprise en marbre d'un bronze traitant d'un sujet homérique créé dans la mouvance lysippique. Mais il replace dans la mythologie le *Torse du Belvédère*, refusant pour de bonnes raisons l'identification à Ajax, et proposant de choisir entre Héraclès faisant violence à Augè ou Apollon jouant de sa lyre. Les derniers chapitres ne sont pas les moins attractifs, qui traitent pour une part de l'émotion et de la sensualité. *Marsyas supplicié*, héros tragique puni pour son *hybris*, y reçoit un excellent dossier. Angoisse ou colère, ici, mais aussi plaisir physique, là où la musique et la danse jouent leur rôle. Sur ces figures dionysiaques livrées à la fête de la chair, escortées de nombreux petits objets qui rivalisent de verdure érotique, en alliant l'observation de l'archéologue à l'analyse du sociologue, auxquelles on a presque envie d'ajouter le diagnostic du sexologue, Fr. Queyrel tient un discours serein, d'une grande liberté de ton, empruntant, à propos de ces "*symplegmata*", un vocabulaire d'une rigoureuse et savoureuse précision. Les trois bonnes pages qu'il a composées sur le Faune Barberini, image paradoxale, dit-il, où "le dormeur éveille l'attention", sont d'une excellente venue. Quant aux sujets dits de

Sélection d'ouvrages présentés en hommage
lors des séances 2016 de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

genre, de *l'Enfant à l'oie* au *Vieux pêcheur* en passant par la *Vieille femme ivre*, ils lui dictent des analyses qui ajoutent beaucoup aux commentaires traditionnels.

Au terme de cet hommage, disons-le brièvement, mais fortement : c'est un très bon livre que nous a donné François Queyrel, où il fait preuve d'une expérience consommée du sujet qu'il traite. Il a su rassembler, résumer, actualiser, corriger, et souvent proposer, mais sans imposer. Il y a longtemps qu'on attendait, en français enfin, cette synthèse sur la sculpture hellénistique. Dans une langue d'un excellent aloi, ne seraient quelques rares écarts vers une écriture trop abstraite, il a su rendre compte de cette exubérance créatrice en fournissant une grille d'analyse qui sera bien utile pour la lecture du second tome, dont on ne peut attendre la parution qu'avec impatience. Espérons seulement que la qualité des reproductions photographiques y sera plus constante : plusieurs illustrations, dans ce premier tome, ne sont vraiment pas à la hauteur du texte. »

Alain PASQUIER
Le 4 novembre 2016

*La sculpture hellénistique.
Formes, thèmes et fonctions*
[Picard éd.](#)

